

Alexandre Eckhardt tel que je l'ai connu

Avant de commencer l'évocation de mes souvenirs personnels relatifs à l'enseignement et à la personnalité d'Alexandre Eckhardt, je dois préciser que je n'ai jamais été son disciple dans le sens fort du terme, encore moins son collaborateur.

Simple étudiant perdu dans la masse, j'ai fait sa connaissance au début de l'année scolaire 1947 à la Faculté des Lettres de Budapest où je m'étais inscrit pour préparer un diplôme de professeur de français et de hongrois. Mais il faut bien reconnaître qu'à l'époque, de ces deux spécialités, le hongrois avait pour moi une nette prééminence. Mes rapports avec la langue française étaient plutôt platoniques. Ma seule expérience du français réel et contemporain, je l'ai eue grâce à quelques leçons particulières dispensées en 1943/44 par un "civis gallicus", c'est à dire un de ces prisonniers de guerre ayant trouvé refuge en Hongrie, précisément dans ma ville natale, Balassagyarmat. Réparateur de radio de son état, il n'était certes pas un as de la philologie, mais il représentait pour moi la France dont j'avais tant rêvé depuis ma tendre enfance. N'appartenant pas à la catégorie de ceux qui avaient le privilège de voyager, pendant longtemps, mes connaissances restèrent livresques et approximatives. Mon premier voyage d'étude eut lieu en décembre 1956 dans les circonstances bien connues de tous.

Mais revenons à l'automne 1947 et à Eckhardt. En partie pour les raisons que je viens de signaler, je n'avais presque rien dans mon bagage intellectuel qui pût intéresser un maître aussi sévère et exigeant qu'Eckhardt. Car Eckhardt était sévère et exigeant. Certains le disaient même cassant.

A ce propos je me permets de citer quelques phrases du portrait qu'Aurélien Sauvageot a tracé de lui dans *les Souvenirs de sa vie hongroise* (Corvina, Budapest, 1988, pp. 37-38):

De ces ancêtres / Sauvageot pense qu'il était d'origine saxonne de Transylvanie, mais en réalité, comme l'a précisé sa fille, Madame Kaposi, leur famille était originaire du "Burgenland" / il avait hérité d'une certaine raideur... Mais cette raideur était trompeuse. Elle provenait d'une sorte de timidité. Dès qu'il était apprivoisé, il se révélait bon vivant, spirituel et excellent ami. Son tempérament était d'une impétuosité inattendue et, de surcroît, il était très combatif, voire agressif mais toujours très crâne. La plupart de ses collègues l'estimaient pour son sérieux, sa compétence, tout en le détestant à cause de son franc-parler.

Bien sûr, en 1947, je ne connaissais pas cette description de Sauvageot, mais je me suis très vite rendu compte que le comportement d'Eckhardt, loin de traduire le mépris, était motivé par un très grand respect de ses prochains. Certes il n'avait rien de la politesse affable d'un Gyergyai, que tout le monde appelait et continue à appeler même après sa mort "Gyergyai bácsi" = le père Gyergyai. Une expression comme "Eckhardt bácsi" relèverait de la pure absurdité. Mais je me

hâte de préciser que dans cette comparaison il ne faut chercher aucun jugement de valeur. Qu'il le veuille ou non, chaque enseignant représente pour ses élèves un certain modèle de comportement. Et il n'y a rien de plus fâcheux que l'emprise d'un modèle unique. Que l'enseignement du français en Hongrie ait été dispensé au plus haut niveau par des maîtres aussi différents qu'Eckhardt et Gyergyai - et on pourrait continuer l'énumération-, c'est certainement pour son plus grand bien.

Pour revenir au portrait tracé par Sauvageot, au lieu de timidité, il serait plus juste à mon avis d'employer le mot "réserve". Et cette réserve ne se manifestait que dans le contact privé avec ses étudiants, elle disparaissait complètement au cours de son enseignement. Ceux qui ont assisté à ses cours sur les farces, sur Molière (c'étaient les sujets dont il nous entretenait à l'époque) peuvent confirmer que son côté spirituel et bon vivant dominait. Il était un très bon acteur. Une sorte de joie enfantine l'illuminait quand il jouait devant nous les rôles du Cuvier ou de Pathelin; la salle de cours retentissait de ses «bêês» si expressifs qu'on croyait vraiment être en présence du berger Agnelet.

Il était donc de ceux qui savent que l'humour est un ingrédient indispensable du sérieux, de ce sérieux qui imprégnait tout son esprit. Partisan d'une philologie méticuleuse, il nous a enseigné le respect total des faits. De nos jours, on a l'habitude de dénoncer les limites du positivisme et à juste titre, mais le positivisme d'Eckhardt ne consistait jamais à collecter des faits isolés, privés de leur contexte; la philologie représentait à ses yeux avant tout la garantie de l'honnêteté intellectuelle. A la fin des années 40, où histoire, littérature, arts et toutes les disciplines sans exception n'étaient prisés par le pouvoir que dans la mesure où ils pouvaient présenter de la valeur dans un processus de rééducation idéologique, Eckhardt a courageusement résisté. Il n'a jamais admis que l'interprétation, aboutissant bien souvent à l'élucubration, puisse supplanter le texte même. Tout en sachant bien entendu que la philologie est née de l'exégèse de textes sacrés, il ne voulait pas admettre qu'au milieu de ce siècle elle retombe dans cet état primitif. Et dans cette voie, je peux en témoigner, un grand nombre de ses élèves le suivaient, même ceux qui à l'époque n'osaient pas l'avouer. Dans ces temps difficiles et heureusement révolus où l'objectivité fut par définition considérée comme une déviation bourgeoise, Eckhardt a défendu des valeurs simples, en réalité celles qu'on trouve dans la Déclaration des Droits de l'Homme, à savoir la liberté d'expression et d'examen des faits, le pluralisme, le refus de toute pression intellectuelle ou morale. Comme son frère aîné, le juriste Ferenc, spécialiste de l'histoire de la constitution qui, pour citer les termes d'un livre paru en Hongrie en 1986 (*Helyünk Európában = Notre place en Europe*, recueil de textes réunis sous la direction d'Iván Berend T., vol. I, p. 240), "s'opposait toujours aux illusions d'origine féodale", Sándor Eckhardt ne cessait d'oeuvrer pour un Etat de droit. Ce qui l'a fait sortir en 1949 de son cabinet de savant. Avant les élections du 15 mai 1949, il a accepté de figurer comme candidat sur une des listes opposées au Front Populaire Hongrois qui, d'après les termes de notre collègue, Michel Prigent, regroupait: *les formations politiques qui ont accepté de passer sous les fourches caudines des communistes* (article intitulé la

Hongrie et les Hongrois aux XIX^e et XX^e siècles, paru dans la revue *Historiens et Géographes*, n°329, octobre/novembre 1990, p.117).

Pour ceux qui ne le savent pas ou qui l'ont oublié, je dois souligner combien ce geste exigeait de courage. Aurélien Sauvageot l'a donc très bien vu, son collègue hongrois "avait du cran". Je crois que, amoureux d'un langage savoureux, tous les deux souscriraient à cette expression populaire. A ce propos, j'évoquerai encore un souvenir, concernant cette fois Eckhardt linguiste. Dans son cours consacré à la description du français contemporain, en énumérant les procédés que la langue met à la disposition des usagers pour exprimer la négation, certes hésitant quelque peu et le visage comme envahi par une rougeur, il lui est arrivé de prononcer le mot de *Cambronne*. Je tiens à souligner que pour moi il ne s'agit pas d'une simple anecdote. Ce fait illustre bien le respect déjà mentionné avec lequel Eckhardt considérait les réalités; même marginales (et dans le cas présent, on peut se demander si ce qualificatif est juste!). De toutes manières, pour ceux qui ont connu Eckhardt, sa pudeur, son refus de toutes formes de vulgarité ou de démagogie, c'est la seule explication que l'on puisse envisager. D'autre part, ce fait montre bien que dans sa conception linguistique, Eckhardt était en avance sur son époque. Au lieu de considérer la négation comme une simple "forme", il est allé jusqu'à reconnaître, ne serait-ce qu'implicitement, qu'il s'agit en réalité d'un acte énonciatif qui englobe dans son domaine des valeurs comme le refus, l'opposition et dont les racines plongent dans les pulsions les plus profondes de l'être humain.

Quand on parle d'Eckhardt, on ne peut pas passer sous silence ses travaux sur la littérature hongroise. Etudiant aussi, pour ne pas dire principalement, l'histoire de la langue et de la littérature hongroise, je n'ignorais pas ses travaux, notamment sur Balassi, qu'il a menés à leur terme dans les années 70, mais dont l'essentiel était déjà accessible à l'époque dont je parle. Il va sans dire que l'importance de cette activité dépasse largement le cadre des souvenirs personnels. Ce qui ne m'empêche pas de considérer la lecture de ces études comme faisant partie de mes souvenirs comme quelque chose qui a considérablement marqué mon activité de recherche et d'enseignement.

Pour terminer cette intervention que, en accord avec les organisateurs de ce colloque, j'ai voulue très courte, je dois mentionner un texte d'Eckhardt qui montre que son intérêt ne portait pas seulement sur le domaine hongrois ou français en matière de littérature et de linguistique. En feuilletant les numéros de la revue *Minerva*, une des plus réputées d'entre les deux guerres, je suis tombé sur une étude d'Eckhardt intitulée *Histoire de la littérature comparée en Europe Centrale*. En réalité, il s'agit du texte d'une conférence qu'il a donnée le 22 mai 1931 au Premier Congrès International d'Histoire de la Littérature organisé à Budapest. Je dois avouer que ce n'est peut-être pas le sujet qui a principalement attiré mon attention, mais la date de l'intervention: je suis né un 22 mai.

Rassurez-vous, si je mentionne ce texte, c'est à cause de son contenu et non de circonstances personnelles sans aucun intérêt objectif. L'intérêt, pour ne pas dire l'actualité de cet article, que d'ailleurs je n'ai pas l'intention de résumer ni d'analyser, réside dans son orientation résolument danubienne, dans une volonté

d'analyser, réside dans son orientation résolument danubienne, dans une volonté de désamorcer les tendances abusivement nationalistes, en dégageant les similitudes de l'évolution, les parallélismes des courants, ce qui a pour conséquence de relativiser, tout au moins dans le domaine culturel, les conflits qui opposent si fâcheusement les peuples de cette région. Par rapport au romantisme par exemple, Eckhardt remarque (je cite cet article dans sa version reproduite in *Helyünk Európában*, 1986, t.I, pp. 227-239, la pagination correspondant à cette même version):

Incontestablement, la première phase du romantisme s'est nourrie en Europe centrale du romantisme allemand; ainsi son orientation présente-t-elle chez tel ou tel peuple danubien une similitude frappante. On peut donc constater que le romantisme d'Europe centrale, de coloration résolument politique, créa des mouvements qui, contrairement aux idéologies précédentes, dressaient les nations les unes contre les autres tout en se servant des mêmes formes littéraires. (p. 228)

Eckhardt dénonce sans concession les illusions, allant jusqu'à la falsification, de ce romantisme, dans son désir par exemple de retrouver coûte que coûte les traces d'une "épopée naïve" dont l'absence aurait constitué comme un affront à la fierté nationale. Toujours suivant Eckhardt, un autre trait commun des différentes littératures de cette région, c'est la découverte ou, faute de mieux, la création de toutes pièces d'une mythologie nationale prenant racine dans le paganisme précédant la christianisation. Un troisième fait signalé par Eckhardt est la "confusion entre populaire et national", fréquente chez les collecteurs et éditeurs de poésies populaires qui, dans leur ferveur admirative, vont jusqu'à admettre dans leur recueil des pièces provenant incontestablement de la littérature savante. Certains de ces éditeurs n'hésitent pas à "corriger" ou même à "embellir" les productions littéraires du peuples. Eckhardt remarque à ce propos:

L'optimisme national, dans son souci de créer un passé, ne veut pas se trouver en position d'infériorité / par rapport à d'autres nations / avec ces pièces populaires destinées à la fécondation de la grande littérature nationale. (p. 237)

Dans ces temps passionnants et prometteurs, mais combien dangereux, de transformations et de mutations que connaissent les peuples danubiens, le ton d'un Eckhardt me paraît extrêmement salutaire. Bien sûr, on peut discuter certains détails. Il avoue lui-même au début de son article combien sa relative incompetence dans le domaine des langues slaves l'a gêné dans son travail. Mais ce qui compte avant tout à mon avis, c'est l'orientation générale, c'est le souci de replacer les questions de la littérature hongroise dans un cadre plus large: danubien, carpathique, pour contribuer à la meilleure connaissance mutuelle des peuples qui, sans cela, ne pourront jamais trouver de solutions aux graves problèmes de leur coexistence.

En linguistique, on attache de plus en plus d'importance aux études aréales, qui examinent les influences exercées les uns sur les autres par des idiomes non apparentés, mais pratiqués dans la même aire géographique. Le texte d'Eckhardt affirme la possibilité, sinon la nécessité de créer une science de littérature aréale. Et dans ce domaine, son exemple est à suivre.

En guise de conclusion, je ferai une remarque qui ne concerne pas mes souvenirs, mais traduit plutôt une observation générale tirée de mes expériences. Pour expliquer la sensibilité dont Eckhardt fait preuve en dessinant ces perspectives danubiennes de la littérature, on ne doit pas oublier que, né à Arad, dans un sens large du terme, il était un Transylvain, issu donc d'un territoire qui fut pendant des siècles un havre de tolérance. Il prend ainsi place parmi tant d'hommes illustres, poètes, savants, écrivains, penseurs qui restent présents dans la culture hongroise, tout particulièrement dans la diffusion de l'esprit français, et qui de nos jours continuent à alimenter cette culture. Et si l'on veut comprendre la nature et la portée réelle de cette contribution (je pense bien entendu à la contribution d'Eckhardt), il me semble utile de recourir de nouveau à un concept emprunté à la linguistique. Je pense à la notion de synchronie. Quiconque feuillette un recueil de chants populaires hongrois constatera qu'un pourcentage considérable de ces mélodies, et les plus belles, les plus caractéristiques, a été recueilli en Transylvanie. Supprimer ce trésor, comme celui représenté par les grands créateurs transylvains ou originaires de Transylvanie, constituerait une effroyable mutilation. Indépendamment de toute considération historique concernant les frontières ou la question délicate de la primauté dans l'occupation de tel ou tel territoire, il s'agit donc d'une présence dont devraient tenir compte tous ceux qui cherchent à trouver une solution acceptable par tous.

Nous fêtons le centenaire de Sándor Eckhardt. La justification principale de cette fête se trouve aussi dans la synchronie, dans le fait qu'Eckhardt est présent, qu'il restera, je le pense, une figure incontournable des recherches linguistiques et littéraires en Hongrie, peut-être même dans toute la région danubienne.